

Falquet (Jules) – *Imbrication. Femmes, race et classe dans les mouvements sociaux.* – Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2019. 300 p.

Xavier Dunezat

DANS **REVUE FRANÇAISE DE SCIENCE POLITIQUE** 2022/5 (VOL. 72), PAGES 816 À 816
ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 0035-2950

ISBN 9782724637489

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-science-politique-2022-5-page-816.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

des femmes aux discriminations islamophobes, ainsi que la finesse des analyses proposées par Hanane Karimi dans son très riche papier sur l'entrepreneuriat contraint des femmes musulmanes et ses effets.

Cet ouvrage a d'abord un intérêt bibliographique puisqu'il synthétise les principaux apports de la littérature anglosaxonne sur la racialisation du sexisme et sur les usages racistes des combats en faveur de l'égalité des sexes et des droits des femmes. Il a ensuite un intérêt méthodologique *via* la série de pistes proposées en vue d'opérationnaliser le concept d'intersectionnalité. Enfin, d'un point de vue théorique, il propose une série d'hypothèses stimulantes et ouvre de nouvelles perspectives de recherche sur les effets concrets de l'islamophobie, du point de vue tant de celles et ceux qui la subissent que de celles et ceux qui en bénéficient.

On regrettera simplement que les différentes contributions ne se positionnent pas plus clairement sur la spécificité de ce qu'elles nomment parfois les « rapports sociaux de religions », dont la particularité, en comparaison des rapports sociaux de sexe, de race et de classe au sein desquels ils sont imbriqués, n'est pas toujours évidente.

Solenne Jouanneau -
IEP Strasbourg, SAGE/CSU

Falquet (Jules) - *Imbrication. Femmes, race et classe dans les mouvements sociaux.* -

Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2019. 300 p.

Imbrication apparaît comme un « nœud biographique » de la trajectoire, militante et scientifique, d'une chercheuse s'affichant engagée dans les luttes collectives pour « abolir les rapports sociaux de classe, de race et de sexe », et pour combattre, par le féminisme matérialiste et le lesbianisme politique, sa propre « minorisation comme femme » (p. 16). Ce point de vue doit beaucoup à son objet : les mouvements sociaux du continent américain, en privilégiant ceux composés d'« une grande proportion de personnes socialement considérées comme femmes » (p. 14-15).

Ce livre est d'abord le récit d'une rencontre qui dure depuis 30 ans, entre l'auteure et des

féministes pour qui les « rapports sociaux de sexe [...] constituent [un] fil directeur pour penser l'imbrication » (p. 111). Davantage que l'être-ensemble des femmes, J. Falquet cherche en effet à débusquer le groupe féministe susceptible de construire et de porter un projet politique d'envergure qui combat simultanément les rapports sociaux de sexe-classe-race, sans renoncer aux alliances nécessaires pour le faire aboutir. Pour cela, elle a investigué les révolutionnaires salvadoriennes des années 1980 (chapitre 1), les Indiennes zapatistes du Chiapas des années 1990 (chapitre 2), les féministes noires états-uniennes du Combahee River Collective des années 1970 (chapitre 3), les féministes noires d'Abya Yala, à une échelle nationale (Brésil et République dominicaine, chapitre 4) et continentale, à travers les rencontres féministes latino-américaines et des Caraïbes (chapitres 5 et 6). Au fil des pages, se dessine un parti pris qui évalue la capacité de chaque mouvement à résister ou non à « l'agenda développementaliste défini au Nord » (p. 233) et à la mondialisation néo-libérale, patriarcale et raciste : plus encore que le « féminisme des secteurs populaires » (p. 214), qui a échoué dans sa volonté de lier et transformer simultanément les rapports de sexe et de classe-race, c'est le courant autonome lesbianiste-féministe et décolonial, à travers notamment les figures d'Ochy Curiel et de Julieta Paredes, qui proposerait le projet le plus prometteur en termes d'émancipation collective et d'alliances face à l'imbrication. Ce parti pris ne débouche pas sur un rejet des autres groupes féministes mais repose plutôt sur la mise en lumière des facteurs – politiques, économiques, culturels, voire religieux – ayant rendu possible une forme de radicalité incomparable dans ce courant autonome. Par exemple, si la socialisation politique dans des mouvements de gauche et la position minorisée dans tous les rapports sociaux apparaissent comme deux facteurs transversaux aux mouvements étudiés, la place des spiritualités alternatives de la diaspora esclavagisée dans l'émergence du féminisme noir d'Abya Yala fait l'objet d'une attention particulière (chapitre 4). Le lesbianisme – celui de Monique Wittig, qui a déconstruit la « pensée straight¹ » – est aussi convoqué pour analyser comment les mouvements de femmes peuvent échapper à des logiques naturalistes. Le livre est ainsi particulièrement convaincant sur l'idée que l'imbrication des rapports sociaux (de sexe-classe-race) doit servir à la fois de lunettes pour

1. Monique Wittig, *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018 (2^e éd., trad. 1992).

comprendre le contexte de formation d'un groupe minorisé et de boussole pour en mesurer l'apport théorico-politique.

Dans son mode de fabrication, cet ouvrage apparaît triplement composite. 1) Par sa méthodologie qui combine les outils des approches qualitatives (immersions, observations, entretiens) avec un travail continu de traduction des écrits minoritaires lusophones, hispanophones et anglophones du continent américain. 2) Par la diversité géographique et culturelle qu'il entremêle et la réflexivité contextualisée qui en découle sur les plans épistémologique et lexical, de manière à faire la part belle aux théories et aux cris des « minoritaires concerné·e·s » de tout un continent, en priorité des femmes noires ou indiennes qui ont contribué, pour nommer tout ou partie du continent américain ou de ses résistances, à la diffusion de termes alternatifs comme « Abya Yala », « Améfrique ladine », « Améfricanité », « féminisme communautaire » (p. 269), etc. 3) Par le travail d'assemblage qui a gouverné l'organisation du livre : sans tomber dans l'écueil de la répétition, J. Falquet a pris le temps de nouer sa thèse (1997), son habilitation à diriger des recherches (2012) et ses nombreuses publications depuis 30 ans.

L'introduction et la conclusion consolident l'édifice pour guider le lectorat et lui donner accès à une boîte à outils conceptuelle afin de réfléchir aux rapports sociaux et à leurs dynamiques de construction mutuelle et de contradiction. C'est sur les déclinaisons hétérogènes des « logiques de racisation » (p. 25), selon les contextes nationaux et historiques, que l'introduction – et tout le livre – apportent les éléments les plus riches. La discussion est ouverte sur la superposition ou non entre race et classe, les conditions de politiques anti-naturalistes de l'identité « ethnico-raciale », la possibilité ou non de « noircir le féminisme » (p. 192), etc. Ce faisant et à contre-courant de l'agenda académique, le lectorat découvrira une « critique lesbienne-féministe, antiraciste et anti-capitaliste radicale » (p. 276) du concept de genre.

J. Falquet nous invite donc à un voyage qu'on aurait tort de louer pour son exotisme apparent. Il s'agit bien de nous faire entendre – et écouter – la voix et les mots des « lutteuses remarquables » (p. 6) qui se (dé)battent pour en finir avec l'imbrication des rapports sociaux qu'elles subissent « là-bas » et, sous d'autres formes, « ici ». On regrettera cependant que l'écho donné aux plus

militantes, visiblement proches des milieux académiques, passe sous silence leurs modes de sélection au sein du mouvement féministe de chaque pays et du continent américain. Car, dans cette prise de position dominante, se joue aussi l'imbrication de rapports sociaux qui peut relativiser la portée d'un projet émancipateur.

Xavier Dunezat -
CRESPPA, URMIS

Meuret-Campfort (Eve) - *Lutter comme les mecs. Le genre du militantisme ouvrier dans une usine de femmes.* - Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2021. 440 p. Annexes.

Dans l'ouvrage tiré de sa thèse, Eve Meuret-Campfort se saisit de l'histoire de l'usine de lingerie Chantelle, à Saint-Herblain dans la région nantaise, pour analyser les imbrications entre genre et militantisme ouvrier. Depuis les « années 1968 » jusqu'au milieu des années 1990, au fil de neuf chapitres chronologiques et thématiques, l'auteure s'attache à examiner très finement ce qui, à différents niveaux, a permis la constitution parmi les ouvrières de l'usine d'un capital militant, puis comment l'évolution de la conjoncture a dévalué celui-ci.

À partir des archives syndicales et administratives locales, d'entretiens rétrospectifs menés avec d'anciennes ouvrières et d'entretiens conduits et filmés en 1994 par les réalisatrices d'un documentaire, E. Meuret-Campfort fait tenir dans un même mouvement histoire économique et sociale de l'usine, sociologie de sa main d'œuvre, analyse des configurations syndicales locales, internes et externes à l'usine, évolution des mondes ouvriers aux plans national et local, sociologie de l'atelier et sociologie politique des mobilisations internes. Les allers-retours entre l'usine et son environnement sont ainsi constants et font de l'ouvrage une illustration magistrale du croisement heuristique entre sociologie du travail et sociologie politique.

Le degré important de conflictualité au sein de cette usine de 300 salariées, pour l'essentiel des ouvrières non qualifiées, aux antipodes des bastions métallurgiques masculins qui font le tissu industriel de la région, peut d'abord surprendre. Comment ces femmes doublement dominées, comme femmes et comme ouvrières, situées tout en bas des hiérarchies ouvrières, que tout éloigne,